

Bulletin d'histoire politique

À propos de notre héritage canadien-français : commentaire sur le livre de Gérard Bouchard, *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Boréal, 2004, 319 p.

Lucia Ferretti



Volume 13, numéro 3, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055076ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055076ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique

Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (2005). Compte rendu de [À propos de notre héritage canadien-français : commentaire sur le livre de Gérard Bouchard, *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Boréal, 2004, 319 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 13(3), 257–264.
<https://doi.org/10.7202/1055076ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique, VLB Éditeur, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

À propos de notre héritage canadien-français
commentaire sur le livre de Gérard Bouchard,
*La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux
canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Boréal,
2004, 319 p.

LUCIA FERRETTI¹

*Département des sciences humaines/CIEQ Université du Québec à
Trois-Rivières*

LE PROJET : UNE ANALYSE DES FRACTURES STRUCTURELLES QUI
SIÈGENT AU CŒUR DE LA PENSÉE

Ce livre s'inscrit dans la foulée de *Les deux chanoines* et de *Raison et contradiction*, tous deux publiés en 2003. Cette fois, outre sur Lionel Groulx de nouveau, l'attention de Gérard Bouchard se porte sur Arthur Buies, Edmond de Nevers, Édouard Montpetit et Jean-Charles Harvey. Tout en assurant la diversité idéologique qu'il recherchait, ce choix s'est imposé à l'auteur car, dit-il, tous ces intellectuels ont en commun d'avoir tenté de penser ou de repenser en profondeur la nation et d'avoir connu, de leur vivant ou après leur mort, un rayonnement qui témoigne de leur importance dans la société canadienne-française puis québécoise francophone (p. 10).

Dans *La pensée impuissante*, Gérard Bouchard continue donc d'étudier l'imaginaire collectif canadien-français ; sur une période s'étendant de 1840 à 1960, soit de la « réprimande constitutionnelle » (p. 24) qui suit les Rébellions jusqu'au début de la Révolution tranquille. L'introduction précise les grandes lignes de la démarche. Il importe de bien saisir celle-ci pour, ainsi que l'auteur le demande à bon droit (p. 259), juger de son travail sur sa valeur scientifique et la méthode qui fonde les conclusions des analyses. Selon

ce qu'il développe de livre en livre depuis quelques années, Bouchard pose que toutes les collectivités neuves ont été placées dans des situations où la vision qu'elles voulaient se donner d'elles-mêmes entrainait en contradiction avec les faits empiriques et vérifiables. Pour surmonter cette contradiction, cette fracture entre réalité sociale d'une part et image de soi d'autre part, la pensée a alors eu recours à un alliage de raison et de mythes. Or c'est selon l'efficacité des mythes mis en œuvre que le contradictoire a pu être surmonté.

C'est ici qu'on constate une fois de plus que l'apport irremplaçable de Gérard Bouchard à la sociologie et à l'histoire du Québec se situe du côté de l'heuristique. En effet, de manière tout à fait lumineuse, Bouchard propose de nouveau les trois cas de figures qu'il a conceptualisés :

— la pensée *radicale* supprime la contradiction principale par l'élimination de l'un de ses termes. Et s'il subsiste encore des contradictions, elle les résout par le recours à de puissants mythes. Les régimes fondamentalistes, dit Bouchard, sont fondés sur une pensée radicale. Et d'évoquer le jacobinisme français, le communisme soviétique et les fascismes européens de l'entre-deux-guerres ;

— la pensée *organique* réussit à surmonter le contradictoire, explique-t-il ensuite, en articulant efficacement les deux propositions concurrentes selon un arrangement symbolique qui les subordonne à une troisième instance prenant la forme d'un mythe efficace. Les tensions ainsi créées deviennent fonctionnelles, et le recours au mythe efficace permet l'instauration d'un grand dynamisme collectif. Bouchard donne l'exemple de l'imaginaire national états-unien, où la permanence et l'évidence criantes des inégalités sociales, contraires à l'idéologie égalitariste, sont pourtant contrebalancées efficacement par le mythe de la mobilité sociale, qui permet de préserver l'horizon d'une ouverture, et donc l'espérance.

— enfin, dans la pensée *fragmentaire* ou *équivoque*, la raison choisit aussi de surmonter le contradictoire, plutôt que de l'effacer comme dans la pensée radicale. Mais les mythes qu'elle mobilise sont inopérants et de plus, lorsqu'ils sont concurrents, ils se neutralisent les uns les autres. Du coup, la pensée fragmentaire propose à titre de vision du monde des représentations qui s'articulent mal avec le réel. Bouchard ne donne pas d'exemples étrangers de ce type de pensée. En revanche, il affirme que ce fut le plus commun au Canada français entre 1840 et 1960 : tout le livre s'emploiera à tenter de démontrer cette assertion.

On comprend donc l'importance de bien identifier la contradiction principale qui oppose réalité et vision du monde dans telle ou telle société, contradiction que la pensée a justement pour fonction de surmonter par un alliage de raison et de mythe. C'est à cette condition, en effet, qu'on pourra

réellement juger de l'efficacité de la pensée. Or, pour le Canada français des années 1840 à 1960, Bouchard n'énonce jamais quelle fut cette contradiction principale. Un oubli important, on en conviendra. Certes, à la p. 11, il mentionne celle-ci : une identité présentée comme homogène par les élites canadiennes-françaises, alors que la réalité empirique était la diversité régionale, sociale, culturelle et ethnique notamment. Mais comme le livre n'aborde jamais les mythes mis en œuvre par les auteurs étudiés pour la surmonter, il est difficile d'y voir la contradiction principale à laquelle le Québec français aurait été confronté, à moins de conclure à l'incohérence de la démarche de l'auteur.

Heureusement, malgré cet oubli très fâcheux en introduction, oubli jamais réparé par la suite, les lecteurs qui connaissent l'histoire du Québec et celle de sa vie intellectuelle verront rapidement par eux-mêmes que la question qui a vraiment intéressé les penseurs canadiens-français, c'est non pas comment accommoder idéologie d'une identité homogène et réalité empirique diversifiée, mais bien plutôt comment surmonter le fait que les Canadiens-Français vivaient dans une société bloquée, tout en se définissant comme un peuple ayant droit à l'existence nationale.

En n'identifiant pas cette contradiction principale qui met sous tension la réalité de l'enfermement national et l'affirmation, malgré tout, du droit à l'existence nationale, une contradiction comparable en importance à celle qui, aux États-Unis, oppose inégalités sociales et idéologie égalitariste, ou à cette autre, en Australie, qui renvoie face à face les violences honteuses ayant marqué les débuts du peuplement blanc d'une part et, d'autre part, le désir de fière appartenance à la nation australienne, Bouchard se place lui-même en porte-à-faux. Il chicane quasi tous les intellectuels canadiens-français des années 1840 à 1960 sur l'inconsistance de leur pensée : ceux-ci n'auraient jamais réellement tranché entre ville et campagne, entre *statu quo* et changement, entre Église et État, entre élites et peuple, entre capitalisme et artisanat, entre Québec et Canada, entre individu et nation, entre particulier et universel, entre matière et esprit, entre Québec et France/Europe, ou entre monde ancien et Nouveau Monde ; sauf exception marginale, ils n'auraient jamais réellement tranché entre la rupture et la continuité (p. 15). Sans doute, puisque pour la plupart d'entre eux là n'était pas la question, là n'était pas leur projet. Leur projet, c'était de maintenir la possibilité d'un avenir pour une petite nation qui semblait ne pas en avoir. Il aurait été essentiel que Bouchard analyse les auteurs selon leur projet à eux, plutôt que selon son projet à lui.

RUPTURE ET CONTINUITÉ DANS LA PENSÉE DE GÉRARD BOUCHARD

La pensée de Bouchard elle-même, dans ce livre, est très clivée selon deux axes :

— celui de la rupture. Lui sont associées des valeurs qui apparaissent toutes positives : le Nouveau Monde, la modernité, le libéralisme, l'individualisme, l'audace ;

— celui de la continuité, auquel sont associées des valeurs qui pour Bouchard sont nettement moins positives, notamment la conservation des caractéristiques françaises et catholiques du peuple canadien-français, le sens communautaire, les traditions culturelles, bref tout ce qui a fait l'identité canadienne-française avant 1960.

LE CONSTAT : L'ÉCHEC

Ce que Bouchard croit constater, il le dit une première fois à la p. 15 sous forme d'hypothèses, puis de nouveau de manière particulièrement explicite à la p. 243, c'est ceci : l'histoire de la pensée utopique au Québec se signale par l'échec de tous ses rêves et projets ; aussi bien ses projets de rupture et de création d'une société originale à même les possibilités du Nouveau Monde, que ses projets formulés dans l'esprit de la continuité.

Les projets de rupture ont avorté.

a) Pour la plupart d'entre eux, notamment entre 1840 et 1960, c'est parce qu'ils n'auraient jamais été portés par leurs penseurs jusqu'au bout de leur logique. Au contraire, les projets de rupture ont tous « naïvement » cherché à préserver aussi la continuité, en ce sens qu'ils ne demandaient pas à la nationalité canadienne-française de s'abolir elle-même pour s'intégrer jusqu'à se fondre dans la société nord-américaine. Mais vouloir maintenir la nationalité canadienne-française ne pouvait que conduire à l'échec de tout projet de rupture, puisque rupture et continuité sont proprement antinomiques. C'est pourquoi même l'utopie de reconquête du territoire par la colonisation, pourtant si proche des utopies américaines, n'est pas selon Bouchard une utopie de rupture, mais simplement un échec dérisoire : échec des essais de reconquête eux-mêmes, et échec de la pensée à rompre avec la continuité de l'identité canadienne-française.

b) Le projet de rupture porté par Louis Riel a lui-même avorté, ce rêve de « commencement intégral » fondé sur l'édification d'une « nouvelle nation », la nation métisse, distincte de la nation canadienne-française. Aucune explication n'est fournie pour expliquer cet échec d'un projet qui semble à

Gérard Bouchard aller pourtant tellement dans le sens de l'histoire du Nouveau Monde (p. 28).

Les projets inspirés de la continuité auraient-ils mieux réussis ? Pas du tout.

a) Les plus continuistes, ceux basés sur l'éloge exclusif de la vie rurale ou sur la supériorité de la vie spirituelle sur la vie matérielle, c'est parce qu'ils allaient « à contre-courant de l'histoire » (p. 29) ;

b) Les autres, c'est-à-dire notamment le grand mythe de la reconquête, ont échoué parce qu'ils n'auraient été au fond que des projets de fuite et de désistement. Ici, Bouchard affirme : « Ce qui se rapproche le plus du statut de grand mythe mobilisateur, ce fut l'idéal de la survivance, mais c'était un mythe déprimeur qui s'érigait sur une amputation : la nation ne se perpétuerait que dans et par la culture, en se crispant sur ses acquis et en tournant le dos aux audaces » (p. 245). Bref, survivre comme peuple serait un idéal déprimeur ; et une fuite, le mythe mis en œuvre pour réaliser cet idéal.

« Le Québec utopique de cette époque (1840-1960) : une société qui a fait de mauvais choix, de mauvais rêves ? » (p. 47). Pourtant, à partir de 1940, a commencé à se préparer dans la pensée (*Refus global, Cité Libre*, Pierre Vadeboncoeur, notamment) le projet de rupture qui s'est manifesté au cours de la Révolution tranquille. Une rupture enfin réussie ? Le livre le laisse entendre, mais ne traite pas réellement de la période postérieure à 1960.

LES CONSÉQUENCES DE LA PENSÉE FRAGMENTAIRE

Elles sont mentionnées en introduction (p. 13) et de nouveau en conclusion (p. 253 et suivantes). Les traits collectifs induits par la pensée fragmentaire sont l'incertitude, le désarroi, l'inhibition, la peur de l'avenir, le doute de soi, l'inertie et une psychologie de l'apathie. Tout cela se traduit empiriquement, tant sur le plan culturel que sous les rapports économique ou démographique : faible alphabétisation et faible scolarisation, médiocrité de notre production culturelle et incapacité d'atteindre le registre de l'universel, faible représentation dans les emplois de haut niveau et position subalterne des Canadiens-Français dans l'économie, conditions de vie misérables bien souvent et taux de mortalité infantile particulièrement élevé dans les classes populaires. En somme, la pensée fragmentaire a engendré « une société délabrée qui montrait les signes familiers (...) d'une multiplicité de dépendances dont elle n'a pas su se défaire, faute d'un discours efficace nourri de mythes mobilisateurs » (p. 255). Car, faut-il le répéter, nous n'aurions même pas su rêver.

COMMENT EXPLIQUER UN TEL ÉCHEC ?

Mais comment expliquer un tel échec de la pensée ? « Je n'entends pas discuter le fond de la question elle-même, en évaluant les grandes orientations qui s'offraient à la culture ou à la nationalité canadienne-française de l'époque » (p. 60). Du reste, « on connaît la réponse facile : le colonialisme et toutes les dépendances qui ont lourdement pesé sur le destin de cette société » (p. 256). Qu'on ne s'attende donc pas, dans ce livre, à une interprétation des pensées des quatre auteurs à l'étude qui mettrait celles-ci en relation avec les événements et les possibles de l'époque. C'est une limitation considérable, on en conviendra, surtout chez un historien !

Non, la réponse est à chercher essentiellement en nous-mêmes. Voici une voie qui était beaucoup pratiquée il y a une cinquantaine d'années, tant par les néo-nationalistes que par les antinationalistes, une voie dans laquelle Bouchard donne à plein à son tour : notre petite bourgeoisie des affaires et des professions libérales se serait aménagée une place et n'aurait pas voulu remettre en question la dépendance de sa société, dont elle profitait. Et nos classes populaires, pour leur part, auraient été tellement dominées par le clergé qu'elles n'auraient pas développé une conscience claire de leur situation de dépendance, d'autant plus que les prêtres auraient réussi à la leur faire avaler en leur proposant des échappées symboliques de compensation (pp. 257-258).

QUELQUES RÉFLEXIONS

Qu'on se comprenne bien. Loin de moi l'idée d'exonérer nos « élites » petites-bourgeoises ou cléricales de la « responsabilité » qui fut la leur dans le destin des Canadiens-Français. Comme citoyenne, il m'arrive en effet, en regardant notre histoire, de déplorer bien des occasions ratées. Mais comme historienne, je ne construis pas un récit sur des « Nous aurions dû » ou des « Nous aurions pu » établis à l'aune de situations historiques vécues ailleurs et érigées arbitrairement en norme à laquelle nous aurions fait défaut. Sur le terrain de la science, les historiens peuvent débattre de leurs constructions du « ce qui a été », mais ils s'entendent au moins pour dire qu'ils ne travaillent pas sur « ce qui aurait dû ou pu être ». De même, si Bouchard avait analysé la pensée des auteurs en vedette dans ce livre selon ce qui fut leur propre projet et qu'il y avait trouvé encore des contradictions, je ne lui en aurai pas fait reproche. Après tout, il se peut que celle d'Edmond de Nevers ait été confuse, et ondoyante celle d'Édouard Montpetit ; et je dois dire que j'ai trouvé tout à fait juste historiquement le portrait dressé de Jean-Charles Harvey. Mais

il faut voir que Bouchard n'étudie pas ces penseurs pour eux-mêmes, mais plutôt pour en tirer la conclusion qu'il n'y a rien, décidément rien de rien, à retenir de notre héritage canadien-français. Les révolutionnaires tranquilles ont eu beau tout faire pour se couper et couper le Québec du passé, en se reconnaissant malgré tout un petit nombre de devanciers (Harvey notamment ou Arthur Buies), ils ne seraient pas allés assez loin : rien, répète Bouchard, ne vaut dans l'héritage.

La contradiction principale à laquelle nos intellectuels ont eu à faire face, c'est comment articuler une vision d'espérance sur une situation qui leur semblait désespérée, celle d'une petite nation à l'avenir bloqué. Ma réponse, c'est qu'ils ont en effet mobilisé le puissant mythe de la reconquête, et qu'ils ont réussi. D'une part, le mythe de la reconquête a débouché sur des actions, et c'est pourquoi on peut parler de réussite, au moins partielle, dans le réel. Mais Bouchard refuse systématiquement de voir que la colonisation a garanti les frontières, que les initiatives en faveur de la langue française nous ont empêchés de perdre complètement la fierté de la parler, que les efforts immenses consentis en faveur du mouvement coopératif et du syndicalisme national nous ont assuré au moins une modeste prise sur l'économie et l'entreprise et, plus fondamentalement encore, que les « grosses familles » ont été un antidote efficace contre l'angoisse de la disparition. Que tout cela ait été payé de souffrance, nul ne le niera ; mais on doit, me semble-t-il, reconnaître que cette souffrance, au moins, ne fut pas totalement vaine. D'autre part, là où les intellectuels canadiens-français ont réussi lorsqu'ils ont mobilisé le mythe de la reconquête, c'est surtout à ouvrir et à maintenir l'espérance pour un peuple à qui ils ne refusaient pas le droit à l'existence nationale. Exactement comme, aux États-Unis, le mythe de la mobilité sociale ne vainc pas les inégalités sociales, mais ouvre et maintient l'espérance des couches les plus démunies.

Évidemment, ce ne sont pas tous les penseurs qui ont essayé de surmonter la réalité d'une situation bloquée pour les Canadiens-Français en mobilisant le mythe de la reconquête. Ce sont les penseurs nationalistes. Les autres ont essayé de résoudre d'une autre manière le fait que nous vivons en situation bloquée : ils ont cherché à activer le mythe déprimeur de notre manque de valeur, et conséquemment de notre absence de droit à vivre par manque de valeur suffisante. Ils ont proposé, parfois même explicitement, aux Canadiens-Français de disparaître comme peuple en n'opposant pas de résistance aux lourdes tendances de déstructuration de leur nationalité ni de leur société. Ils nous ont proposé d'y consentir tout simplement et même d'accélérer notre propre disparition. Le premier de cette lignée fut Étienne Parent, mais il ne fut pas le seul... Gérard Bouchard serait-il l'Étienne Parent d'aujourd'hui ?

Pour Bouchard, en effet, tout projet qui cherche à concilier rupture et continuité, qui cherche à articuler l'avenir avec le maintien de l'identité québécoise francophone héritée de l'identité culturelle canadienne-française, est naïf et relève de la pensée fragmentaire. Alors que ce qu'il s'agit d'aménager, c'est encore et toujours la possibilité de surmonter la contradiction entre avenir bloqué et droit à l'existence nationale, Bouchard, tout à fait dans l'axe de la pensée radicale qui supprime un des termes de la contradiction, propose en effet l'abolition de la nationalité culturelle canadienne-française, dont de toute manière il n'y aurait rien à tirer, et la création à sa place d'une « nouvelle nation » québécoise, qui inclurait les autres peuples et groupes culturels habitant le Québec. Ce pourrait être une utopie généreuse. Mais outre la question de savoir si les Autochtones et la minorité anglo-québécoise souhaitent réellement se fondre dans cette nouvelle nation redéfinie, on ne voit pas en quoi la rupture radicale avec l'héritage canadien-français serait une condition de réussite de cette utopie bouchardienne.

D'un intellectuel de l'ampleur de Gérard Bouchard, je n'attendais pas qu'il réactive le mythe dépressif selon lequel nous n'avons jamais été capables de rien, en y ajoutant que nous n'avons même pas été capables de rêver correctement. J'attendais, et je continue à souhaiter qu'il mobilise plutôt son intelligence à nous ouvrir de nouveau l'espérance, alors que nous sommes encore et toujours dans une société bloquée. Qu'il contribue avec tous ceux qui ont à cœur l'avenir d'une nation francophone en Amérique soit à actualiser le mythe de la reconquête, soit à en élaborer un autre, en prise sur le réel, qui puisse être aussi efficace que celui-là l'a été pendant deux siècles et demi. Dans les deux cas, cela passe par la reconnaissance de la valeur de l'héritage.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Ce texte a été présenté lors de la rencontre organisée le 27 janvier 2005 à l'UQAM par l'Association québécoise d'histoire politique et la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec pour discuter de cet ouvrage en présence de l'auteur et du sociologue Joseph-Yvon Thériault et de l'historienne Lucia Ferretti (ndlr).